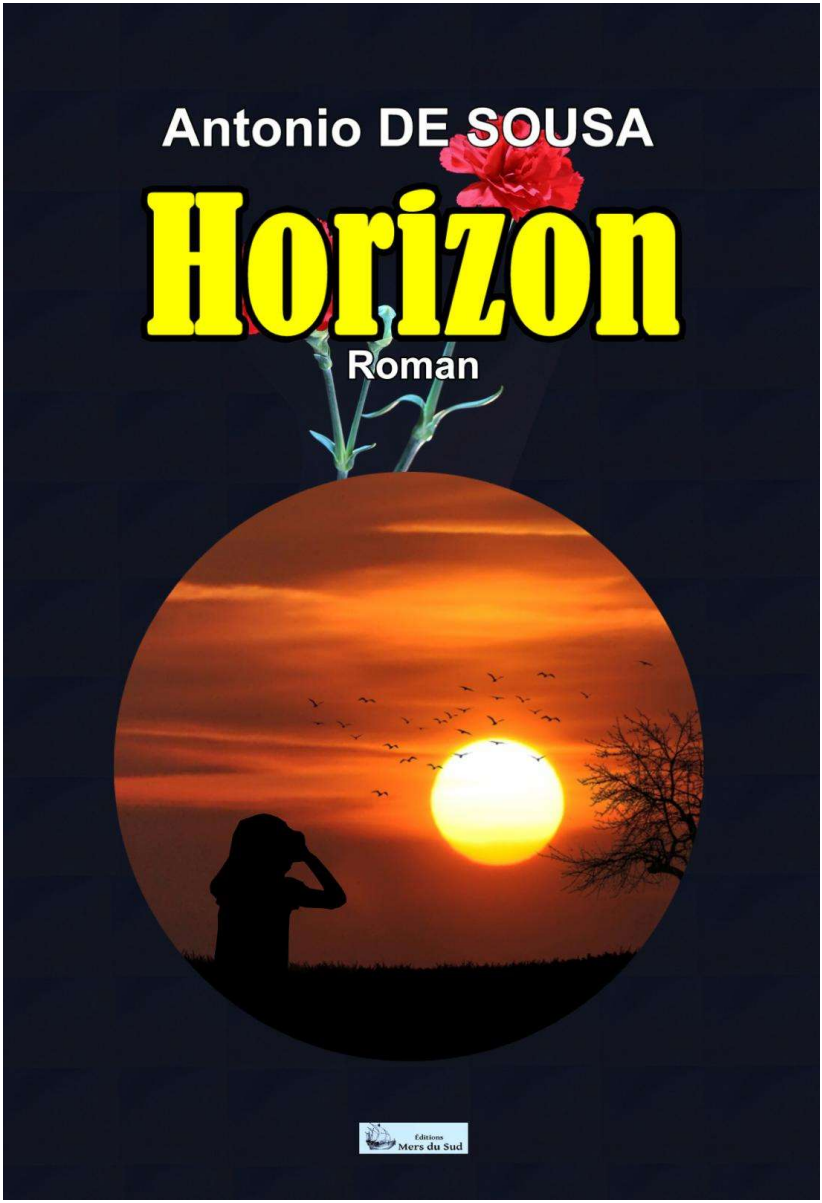

© *Antonio De Sousa* www.antonio-de-sousa.com

Horizon

Éditions
Mers du Sud
Editions ***Mers du Sud***
15 rue de la Grand Font
16000 ANGOULEME – France
www.editionsmersdusud.fr

ISBN 978-2-4913-7922-3
Dépôt légal : 2021

Horizon © 2021 Antonio DE SOUSA
Tous droits réservés y compris audiovisuels
Reproduction interdite

Conception de la couverture : Antonio DE SOUSA

© Antonio De Sousa www.antonio-de-sousa.com

Prologue

Avril 1974, Janardo, Portugal

J'ai toujours adoré l'instant matinal, éphémère, entre sommeil et éveil. Je ressens un bien-être intense que je ne veux surtout pas interrompre. J'essaye de garder en tête le rêve du moment, le plus longtemps possible, avant qu'il ne s'estompe et disparaisse dans les abîmes de ma mémoire…

- Lève-toi Petit Roi ! me lança tante Rosa, en passant devant ma chambre, tambourinant à la porte, pour m'agacer en me réveillant en sursaut.

Tiré du sommeil, j'ai crié de rage. Je pense que Rosa l'a pris pour elle. Mais j'enrageais contre moi-même. Je venais de perdre la connexion avec mon rêve que je savais merveilleux. Je me suis dit que nous étions nés pour souffrir sur terre. C'est pourquoi nous perdons le souvenir de nos rêves merveilleux.

Nous étions un vendredi d'avril. Je partageais la chambre de ma grand-mère maternelle, Emilia. Je dormais dans un minuscule lit à côté du grand lit de ma grand-mère, les deux séparés par une petite commode transmise de génération en génération. A vrai dire, je trouvais le lit minuscule, mais il était juste à la taille de mes onze ans.

Les volets étaient grands-ouverts. Les rayons du soleil éclairaient la chambre, redessinant le moindre relief, donnant vie à la moindre nature morte. J'eus l'impression que le ciel nous envoyait des rayons divins. J'ai pensé à la scène de la vierge Marie apparaissant aux trois bergers, à Fatima. Les mêmes rayons, la même sensation de divinité. Je voyais cette

© Antonio De Sousa www.antonio-de-sousa.com

scène tous les matins dans le salon, représentée dans le seul tableau de la maison, entouré des photos de famille. Grand-mère Emilia était très croyante et elle me transmettait sa foi. Son enseignement de l'importance du bien contre le mal s'était révélé, pour moi, essentiel. C'était le fondement de ma perception du monde, de mes choix et de mes jugements.

Je me suis levé péniblement, laissant mon lit défait comme d'habitude, sachant que grand-mère s'en occuperait lorsqu'elle accomplirait les tâches ménagères.

Je vivais dans la maison de mes grands-parents maternels, à Janardo, un village portugais, près de la ville de Leiria. À l'époque la hiérarchie patriarcale régnait. Mon grand-père maternel avait émigré au Canada et je n'avais pas le moindre souvenir de l'avoir vu un jour. Du côté paternel, mon grand-père avait, quant à lui, émigré en France. Je ne me rappelais pas l'avoir vu un jour non plus. Ce fut mon grand-père paternel qui facilita l'émigration de mon père puis celle de ma mère. Mes parents vivaient donc en France. Je n'espérais les voir qu'une fois par an, lorsqu'ils revenaient au pays, pendant leurs vacances, au mois d'août.

Ainsi je me sentais l'homme de la maison et détestais que les gens du village m'appellent gamin. Bien sûr, c'était grand-mère Emilia qui incarnait l'autorité. Mais je jouissais d'une grande liberté que les autres enfants de mon âge ne pouvaient même pas oser espérer. Je n'avais pas d'horaires pour rentrer, pas de comptes à rendre, je pouvais traîner le soir au café, passer beaucoup de temps avec les adultes, qu'ils aient bonne ou mauvaise réputation. C'est pour tout cela que Rosa m'appelait Petit Roi.

© *Antonio De Sousa* www.antonio-de-sousa.com

Tous les matins se ressemblaient et tous les matins Rosa se chargeait de me réveiller, sitôt le petit déjeuner préparé. J'ai ainsi enchaîné mon rituel matinal, empruntant le couloir qui séparait la chambre de Rosa de la nôtre et qui menait au salon.

Lieu central de la maison, le salon donnait accès à toutes les autres pièces. J'avais fini par le considérer comme une pièce sacrée. En plus du tableau de Fatima, le silence y régnait comme à l'église. Seule la radio, posée sur la commode, y brisait parfois le silence.

Je me suis arrêté devant le poste de radio. La fréquence était réglée sur Radio Renaissance, la radio catholique. La télévision était trop onéreuse pour le Portugais moyen d'alors. Le café du village en avait fait son fonds de commerce. Les matchs de football retransmis à la télévision du café remplissaient les verres de bière et les poches du patron. La radio était ainsi alors le média principal utilisé comme outil de propagande, pour certains, de patriotisme, pour d'autres, en fonction de la position politique vis à vis du régime en place. La grande majorité des auditeurs était cependant apolitique et la radio était juste considérée, pour eux, comme un outil de distraction. La diffusion de morceaux de variété et de Fado aux textes censurés, les messes et les discours religieux, la retransmission des matchs de football épousaient dans tous les cas la devise du triple F du régime Salazariste d'alors, Fado, Fatima, Football. Pour moi, la radio me permettait de m'évader. J'imaginais des lieux, des personnes, des coutumes, au travers de ce que décrivaient les locuteurs.

L'empire portugais était en guerre. Alors les informations à la radio galvanisaient la grandeur du Portugal, le courage de son peuple travailleur, l'héroïsme de ses soldats qui combattaient les rebelles dans nos colonies d'outre-mer.

© *Antonio De Sousa* www.antonio-de-sousa.com

../..

© *Antonio De Sousa* *www.antonio-de-sousa.com*

Au même moment, Saint-Maur, France

Clara vient d'avoir treize ans. Elle est en quatrième au collège Didier. Comme tous les matins, avant d'y aller, elle promène Nono, le bouledogue français noir aux tâches blanches. Elle aime s'exhiber, se faire remarquer, et pas que lors de la promenade du chien. C'est pour cela qu'elle s'habille toujours chic et à la mode. Aujourd'hui elle porte une jupe longue et bohème orange clair, sous un tee short à fleurs. Elle a chaussé ses nouvelles chaussures à plateforme qui la rehaussent et lui donnent plus d'allure. Ses cheveux sont coupés courts, beaucoup trop courts pour une fille, selon certains.

Il y a peu de monde sur l'Avenue du Bac. Les quelques passants qui croisent Clara hissent presque tous un sourire prévisible. Clara, elle aussi, a souri la première fois qu'elle a vu Nono. Qu'il est moche ! S'est-elle dit au fond d'elle-même. Puis de penser que c'était logique que ce soit un chien français, un bouledogue français, vu qu'il fait tout le temps la gueule.

Le cartable à dos paraît plus lourd aujourd'hui, le ciel a perdu de sa superbe. Pourtant le cartable contient les mêmes affaires que la veille et la météo a été annoncée identique également. Clara a fêté son anniversaire hier soir. Sans amis, juste avec sa mère, dans la minuscule pièce qui fait office de salon, les bougies plantées dans un gâteau sans saveur car sans splendeur. Sa mère lui a offert une biographie de Jean-Jaurès. Clara aurait l'âge de rejoindre la lutte pour une égalité sociale, de lire les auteurs des idéaux de ses parents, d'après ses dires. Voilà pourquoi le cartable paraît plus lourd

© Antonio De Sousa www.antonio-de-sousa.com

aujourd'hui, voilà pourquoi le ciel paraît d'automne en Avril.

C'en est fini des anniversaires fastes, où elle était traitée comme une princesse, où elle devait crier pour qu'on l'entende, dans le brouhaha des dizaines d'invités. Elle peste contre son sort, elle peste contre sa vie. L'exil n'est pas fait pour elle. Elle épouse avec conviction la devise de sa mère « Ni Dieu ni Maître », mais pas son fatalisme. Elle est sûre d'être dans un interlude. Elle ne supporte pas d'être traitée en citoyenne de seconde zone. Elle fera tout pour se hisser.

Nono reconnaît les lieux. Il voit qu'il s'approche de son immeuble, de la fin de la promenade. Il en profite pour faire ses besoins. Puis il récidive juste aux pieds de l'immeuble.

- Enfin, je vous attrape en flagrant délit !
- Lâchez moi le bras, monsieur ! crie Clara à l'homme qui la sermonne.
- Sais-tu que c'est formellement interdit d'uriner sur les immeubles ?

Tétanisée par l'agressivité de l'homme, Clara ne peut prononcer un mot. L'homme est rustre, carré, un colosse. Il a un regard vicieux et un sourire narquois. Clara pose son cartable, en sort un couteau de cuisine et tranche prestement la gorge de l'homme. Le colosse tombe raide mort, comme une poupée désarticulée.

- Je suis le propriétaire de l'agence immobilière. Les mots de l'homme font revenir Clara à la réalité. Elle aurait bien voulu trancher la gorge de l'homme, mais cela restera juste une nouvelle pensée noire de plus. L'homme poursuit. Ce mur fait partie de mon agence. Cela fait des mois que je le nettoie. Malgré la fortune que je dépense en répulsif anti-chiens, ces saloperies continuent à pisser dessus. Tel chien tel maître. Apprends à ton chien à ne plus pisser sur mon mur. J'ai des témoins, je porterai plainte !

© Antonio De Sousa www.antonio-de-sousa.com

Clara acquiesce, saisit Nono, le prend dans ses bras. L'objet du délit étant maîtrisé, elle espère une fin paisible. Mais l'homme semble jouir de sa situation. Il semble attendre une quelconque riposte pour mieux se défouler. Le visage penché vers le sol, Clara se précipite vers l'entrée de l'immeuble, se dispense d'ascenseur, monte les escaliers vers le troisième étage, Nono toujours dans les bras. L'injustice semble s'acharner sur elle. Elle se sent minable de devoir encore encaisser une humiliation sans broncher.

© *Antonio De Sousa* www.antonio-de-sousa.com

Antonio DE SOUSA

Horizon

Toni et Clara sont de jeunes adolescents qui vivent respectivement au Portugal et en France au milieu des années soixante dix.

Toni vit avec sa grand-mère, dans un petit village au centre du Portugal. Le climat politique et social est pollué par la suspicion, la délation et la répression imposées par la dictature en place. Il rêve de partir. Contempler l'horizon avec ses jumelles est une obsession.

Clara vit en exil avec sa mère, en région parisienne. Elle veut intégrer la bourgeoisie bohème d'une France post mai soixante-huit. De son passé, elle garde un traumatisme, une idée noire récurrente, tuer l'homme qui a torturé à mort son père.

Sans qu'ils le sachent, Toni et Clara sont liés par un dramatique secret.

Toni va-t-il continuer à rêver d'horizon ou se résigner à ne plus vouloir partir ? Clara va-t-elle retrouver l'homme qu'elle veut tuer et anéantir ainsi son avenir ? Vont-ils finir par se croiser et découvrir le secret qui les lie ?

Antonio De Sousa est un auteur franco-portugais, né à Leiria, au Portugal. Il a immigré en France, à l'âge de neuf ans, après la révolution des œillets, rejoignant sa famille étant partis pour raisons économique et politique.

La singularité de ses romans est une approche psychologique des personnages avec des récits construits comme des thrillers. Il cultive, par ailleurs, l'ambiguïté sur ce qui est autobiographique ou pas.

Son premier roman, **Excellence d'un immigré intégré,** fut présenté par le Consulat Général du Portugal à Paris en février 2012, en présence du Consul et de nombreux représentants de la littérature, presse et culture de la lusophonie en France.

Antonio De Sousa a fait partie des cinquante écrivains lusophones invités d'honneur à la **IV Rencontre des Écrivains Lusophones** à Odivelas (Lisbonne-Portugal), dans le cadre de la IV Biennale de Cultures Lusophones.

Prix de vente conseillé : 17 euros

© Antonio De Sousa www.antonio-de-sousa.com